

Un été anglais : vertiges de la mémoire et de l'amour

ROMAN FRANCOPHONE - Les cheminements de l'âme empruntent parfois des tracés tortueux. Et ceux qui suivent les émotions ne le sont pas moins. Ainsi en est-il des ruminations du quinquagénaire installé à l'avant-scène d'Un Été anglais, dès la séquence introductive du roman. Un malaise diffus s'empare peu à peu de cette personnalité encline au mutisme et à l'introspection. Une blessure ou une fêlure peut-être, qui n'aurait jamais été vraiment traitée – ou alors mal, à la va-vite, comme on se débarrasse d'une corvée.



L'homme, Fabrice, célibataire sans enfants, est un solitaire. Un solitaire plutôt neurasthénique, apparemment revenu de tout, qui soliloque sur son « abattement habituel ». Il n'aime rien. Il s'ennuie au travail comme chez lui, dans l'appartement « un peu sombre » où il réside depuis trente ans. Remâche ce qu'il ressent comme l'égoïsme d'un frère trop distant. Et pour décrire son existence évoque « un rocher battu par les vents et les pluies ». Les soirs d'automne comme celui-ci, il ne trouve rien de mieux que d'écouter Good Vibrations des Beach Boys, c'est dire. Une projection empathique sur le destin fracassé de Brian Wilson, certainement. Et bien sûr, Fabrice fréquente un psy.

Pourtant une simple lettre, trouvée au courrier de la journée, va bouleverser la configuration psychologique que l'on pensait inaltérable de ce narrateur las centré sur lui-même. La lettre vient d'Angleterre, un pays qu'il semble bien connaître, et dont il parle la langue couramment. Vertu magique du courrier, ce médium d'un autre temps : signées d'une certaine Margaret Crown, les quelques lignes qu'il

contient vont libérer les vannes de souvenirs enfouis à défaut d'être enfuis, et dont la puissance déferlante va balayer la psyché de Fabrice. Un été anglais, dès lors, sera constitué d'un long flashback, quarante ans en amont de ce prologue, au cœur de la scène primitive dont on saisira peu à peu, en presque trois cents pages minutieusement agencées, qu'elle a déterminé la presque totalité de l'existence du Fabrice vieillissant dont on vient de faire connaissance. Le sous-titre du roman subtil de Marc Desaubliaux, « Le passé ne meurt jamais », prend à ce moment tout son sens.

Quatre décennies auparavant en effet, le même Fabrice, qui a alors quinze ans tout juste, vient de prendre le chemin de l'Angleterre pour un séjour estival auprès d'une famille du crû, destiné à parfaire une maîtrise déjà très correcte de la langue de Shakespeare et, accessoirement, à prendre la mesure de l'art de vivre britannique. Direction High Wycombe, une petite localité du Buckinghamshire à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Londres. Il ne sait pas encore à quel point cette immersion sera totale – et décisive.

En principe, le tout jeune homme qu'est Fabrice est censé être pris en main par la jeune fille de la maison – ou plutôt du château, puisque la famille bourgeoise qui l'accueille, les Crown, vit dans une luxueuse résidence campagnarde avec domesticité appelée Langley Manor –, Mary, plus ou moins de son âge. Mais contre toute attente ce n'est pas la fille, mais la mère, Margaret, qui va jouer le rôle d'hôtesse attentionnée, au plus près des attentes informulées du jeune Français. Une mère au physique impeccable qui n'avoue pas son âge (elle vient d'amorcer la quarantaine) et dont les atouts manifestes – la minceur, la blondeur conquérante, l'élégance innée, le regard myosotis – ne tarderont pas à affoler les sens de Fabrice, confronté à des sensations qu'il sait à peine déchiffrer.

Vingt-cinq ans d'écart d'âge, est-ce beaucoup pour une histoire d'amour, même d'une durée aussi

brève que cet été 1968 lumineux en Angleterre ? Il n'y a pas de réponse à cette question, et pas davantage de jugement dans le récit qu'en fait Marc Desaubliaux, attentif aux moindres fluctuations dans les humeurs et les sentiments de ses personnages.

Nulle perversité non plus dans cette relation transgressive telle que la rapporte l'écrivain ; ce qui prime en définitive, c'est la vérité des perceptions, des émotions. Et il y en a beaucoup au fil d'Un été anglais, rythmé par les allers-retours entre cette parenthèse sensuelle et enchantée et la mémoire enfiévrée du Fabrice d'aujourd'hui, vieilli par les années et pourtant bouleversé comme au premier jour par l'intensité de ce qu'il a alors vécu.

On sait gré à l'auteur du surprenant mélange de pudeur et de minutie avec lequel il brosse ce portrait amoureux qui l'est d'ailleurs tout autant de l'Angleterre des sixties elle-même que de l'ensorcelante Mrs Crown. L'authenticité ne se décrète pas : elle se constate, et c'est très bien ainsi.